

BLANCS ET NOIRS EN AFRIQUE

Dans notre éditorial précédent, nous avons suggéré l'idée que la machine pouvait devenir le trait d'union entre le Blanc et le Noir. Mais comme la presque totalité des Noirs d'Afrique, mise à part une infime minorité, n'est pas encore en mesure de se faire une opinion pondérée sur le machinisme, il est bon dès maintenant de leur apprendre ce que nous en pensons nous-mêmes.

Dans le domaine technique et industriel, les Noirs savent qu'ils ont tout à apprendre de nous ; ce qui, toutefois, n'est pas une raison suffisante pour que nous persistions à les considérer comme étant encore au stade de l'enfance. M. Maurice DELAFOSSE, qui a vécu longtemps au milieu d'eux, a judicieusement observé que, s'ils nous semblent en être à ce stade, ce n'est ni comme des anormaux, arrêtés dans leur croissance par un vice de constitution, ni même comme des attardés, mais tout simplement parce que leur groupe est resté géographiquement séparé du groupe européen depuis des millénaires par l'infranchissable barrière du Sahara ; ils sont restés de ce fait en dehors de l'évolution qui s'est produite autour de la Méditerranée sous la puissante émulation due à l'influence et à la culture gréco-romaine avec laquelle ils n'ont jamais pu avoir le moindre contact. L'avion et les transports rapides ayant abattu complètement depuis peu cette barrière, ce contact devient de plus en plus étroit et les préjugés qui séparent encore les deux races tendent à s'atténuer suivant le même rythme.

Pourquoi, d'ailleurs, cette liaison entre eux et nous ne se réaliserait-elle pas en pleine bonne volonté réciproque ? Ne sont-ils pas déjà nombreux les Blancs approuvant l'ardente campagne aux U.S.A. de ce Walter White, leur défenseur, qui a eu l'heureuse inspiration d'écrire : « Quand l'un tire sur l'autre, il tire sur sa propre image » ?

Quoi qu'il en advienne, la machine a présentement son point de départ et son principal appui dans la zone tempérée de l'hémisphère nord, d'où elle s'apprête à envahir l'Afrique noire et plus spécialement la forêt tropicale, sa principale richesse ; elle n'y réussira toutefois bien que si ceux qui la poussent savent respecter l'étroite interdépendance des bases essentielles de n'importe quelle exploitation correctement rationalisée, c'est-à-dire l'enchaînement entre la production, la consommation, le financement et l'équipement.

Dans cette forêt tropicale, un certain nombre croissant d'humains, Blancs et Noirs, volontairement ou inconsciemment liés entre eux de par leurs rôles respectifs, sont déjà depuis quelques décades les acteurs temporaires ou définitifs de son exploitation très superficielle ; en fait, ils se répartissent en quatre classes principales :

1° Les délégués des Pouvoirs publics, individuels ou collectifs (administrations), jouant le rôle non seulement d'architecte pour les

études et travaux d'intérêt commun, mais aussi de législateurs et de contrôleurs des codes sociaux, de la sécurité collective et des services généraux ;

2° Les entreprises moyennes et petites, ainsi que les isolés, nécessairement animés d'un dynamisme conquérant en vue d'une action vigoureuse et immédiatement payante ;

3° Les grandes Sociétés d'exploitation qui, de par leur structure même, constituent une classe intermédiaire entre ces deux premières ;

4° Enfin une quatrième et dernière classe composée de l'ensemble des consommateurs des produits de la grande forêt et au profit duquel s'exerce en définitive l'activité des trois premières.

Harmoniser et équilibrer de façon durable ces classes si intimement imbriquées et formées chacune d'un mélange d'autochtones et aborigènes alignés sur un minimum de code moral et de compréhension réciproque ; répartir géographiquement les rôles de chacune d'elles ainsi que les énergies-matières produites, ne s'avère pratiquement réalisable qu'avec le concours d'une majorité de bonnes volontés, ralliée aux plans établis par les Pouvoirs publics, ou ceux de leurs délégués que nous avons désignés sous le nom symbolique d'organisateur ; ralliement facile si ces plans sont clairement exposés et sympathiquement accueillis, si dans leur élaboration il a été tenu compte des mobiles sentimentaux et des doctrines sociales admises par la grande majorité des intéressés de tous ordres puisque c'est sur cette infrastructure invisible que l'efficacité des individus s'entretient et se développe ou bien s'affaiblit et disparaît.

L'influence de cet aspect mental ne pouvant être sous-estimée, on est irrésistiblement amené à se demander si l'humanité entière avec ses races : blanche, jaune, noire, approuve sans restrictions et comme un événement désirable la mécanisation et l'industrialisation de la planète : question capitale qui inquiète et que discutent philosophes, économistes et penseurs de toutes écoles. Ce que d'aucuns appellent « la morale de la Machine » a fait et fera encore couler beaucoup d'encre ; en attendant, tout observateur impartial est amené à constater qu'en Orient, Inde et Chine, la majeure partie de la population marque une indifférence, sinon une hostilité déclarée, vis-à-vis du machinisme tel qu'il se propage en Occident, en Russie et dans les deux Amériques. Pour elle, qu'il

s'agisse de cultiver le sol ou d'exploiter les forêts, le travail manuel doit rigoureusement conserver la primauté, mis à part quelques outils prenant leur appui sur l'effort humain, comme la scie, la hache, le rouet, le vélo, la machine à coudre, le métier à tisser, le tour du potier, etc. Cette imposante fraction de l'humanité considère que la machine est l'ennemie de l'homme tandis que l'autre prétend qu'elle n'est que son serviteur, puisqu'elle n'est qu'un prolongement beaucoup plus puissant de son système musculaire ainsi qu'une projection extérieure de plus en plus approchée de ses opérations internes neuro-mécaniques et que, n'étant en soi ni bonne ni mauvaise, elle est ce qu'autrefois le fabuliste grec Esope disait de la langue : « C'est la pire et la meilleure des choses selon l'usage qu'on en fait ».

Laquelle a raison de ces deux grandes fractions de l'humanité ? Nous n'hésitons pas à affirmer que chacune d'elle détient une moitié de la vérité. G. Duhamel prétend que « la lutte est désormais entre l'humaniste et l'automate », tandis que nous disons que l'automate est au service de l'humaniste, et nous ne croyons pas du tout comme le proclame G. Bernanos que la « machine pense contre l'homme », mais qu'elle peut l'aider à mieux penser l'univers ; les observatoires du mont Wilson et du mont Palomar aux U.S.A., les spectrographes qui « épiluchent » les étoiles et les planètes, le microscope électronique qui nous montre à l'œuvre les infiniment petits, ainsi que tant d'autres appareils de même espèce, ne sont-ils pas les fleurs splendides nées d'un puissant machinisme, humble serviteur de l'homme ?

Notre thèse sur l'Energie, ses formes, et les dispositifs ou appareils qui les plient à nos besoins et que nous désignons communément sous ce terme générique : « La Machine », indique clairement que nous ne la considérons pas comme un but mais comme, nous l'affirme Bergson, le moyen d'accomplir « la fonction essentielle de l'Univers qui est une machine à faire des dieux » (1). Notre thèse n'est enfin nullement en dissonance avec le vœu qu'émettait en 1931 le Congrès de l'Enseignement technique d'Outre-mer appelant « l'attention des Pouvoirs publics sur l'intérêt national qui s'attache à mettre par tous

(1) Voir les deux dernières lignes de l'ouvrage : *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, par Bergson.

les moyens possibles le travail manuel et agricole à sa place, c'est-à-dire à l'honneur ».

En plaidant la cause de la machine, nous n'ignorons nullement que son emploi intensif et généralisé engendre de nouvelles structures sociales s'édifiant lentement ou par soubresauts parfois pénibles, sinon cruels ; que résultera-t-il de son introduction massive sur la structure sociale des Noirs africains ?

Sans vouloir préjuger le compromis qui naîtra de cette alchimie d'humanité, on conçoit qu'il ne sera fructueux que si les Blancs subordonnent cette introduction au double programme d'une rationalisation complexe : production, consommation, financement, équipement d'une part et, d'autre part, du recrutement de familles et de Blancs nombreux et strictement sélectionnés : instructeurs, cadres, spécialistes en tous genres, car il n'existe évidemment aucun moyen de mettre en œuvre les machines sans machinistes, sans leurs constructeurs et ceux qui, sur place, les entretiennent ou les réparent immédiatement.

Sans un tel concours, à quoi bon « planifier » l'exploitation des richesses de la grande forêt ?

En ce moment c'est un régal de parcourir les Revues d'architecture, car elles sont rédigées par des poètes du ciment, du fer, des matières plastiques, du bois, des pierres... Mais si, derrière ces artistes, ne se pressent pas en rangs serrés les terrassiers, les maçons, les métallurgistes, les cimentiers, verriers, électriciens, plasturgistes, etc., leurs rêves ne deviendront jamais réalité. S'il est sans doute infiniment plus facile à l'ingénieur de promener un tire-ligne ou un compas sur une carte géographique qu'une bille d'okoumé sur l'océan depuis les rives de l'Ogooué jusqu'au Havre, il ne lui reste cependant pas inutile de rechercher dans ces opérations soit la ligne de plus grande pente d'un terrain, soit une de ces formules du moindre effort dont la nature nous donne tant d'exemples que nous savons encore si mal imiter.

H. STEINMANN.

ingénieur-Conseil

